

Les tablettes, principal outil de travail à Londres

Le lycée Winston-Churchill, établissement français privé, a fait des nouvelles technologies un support d'apprentissage performant

LONDRES - correspondance

Les 24 collégiens de 3^e planchent en silence sur leur exercice de physique. Certains travaillent seuls, d'autres en petits groupes, et leur professeure se rend disponible pour les épauler. Scène banale d'un cours en classe, à un détail près : ces adolescents écrivent tous sur leur iPad. À l'exception d'une élève qui utilise également une feuille de papier.

Au lycée international Winston-Churchill de Londres, un établissement français privé, tous les élèves reçoivent un iPad à l'entrée en 6^e. « Plutôt que d'acheter un paquet de livres, on distribue des tablettes, ça revient au même prix », explique Mireille Rabaté, la proviseure. Ce sera leur principal outil de travail au collège et au lycée. Les cours et les devoirs sont transmis à chaque enfant via le logiciel Classroom, édité par Google.

« Quand on m'a demandé d'ouvrir cette école, la feuille de route était de créer l'école du XXI^e siècle, explique Mireille Rabaté. Mais ce ne sont pas les iPad qui font que l'école est moderne. » Pour elle, il ne s'agit que d'un outil, qui permet d'enseigner différemment. « C'est l'équivalent de l'ardoise d'autrefois, mais avec Internet. C'est maniable, ça peut se montrer de loin, se tourner... »

Au cours de physique, Marie Lahorgue, la professeure, confirme avec enthousiasme. Arrivée il y a trois ans après être passée par un établissement à Agen (Lot-et-Garonne), elle met en avant la flexibilité qu'apportent les tablettes. « Je peux beaucoup plus facilement différencier l'enseignement en fonction du niveau des élèves. Si l'un d'entre eux a fini un exercice avant les autres, je peux en donner un nouveau, par exemple. » Qu'est-ce qui empêche de faire de même avec du papier ? « Il y a des

choses aussi simples que la limite des photocopies. Dans mon précédent établissement, chaque professeur avait le droit à un nombre limité, cela réduit les possibilités. » Difficile, de toute façon, de savoir à l'avance combien d'élèves iront à quelle vitesse, et la tablette offre cette flexibilité. Il est aussi possible d'inclure des vidéos dans les cours, ou des liens. Un élève peut aussi projeter à l'écran l'exercice qu'il vient d'effectuer, pour montrer sa méthode à tout le monde. Autre avantage : « On ne perd pas de temps à recopier le cours. » Un détail, mais qui permet de mieux se concentrer sur l'apprentissage lui-même.

PARENTS DÉROUTÉS

Yann Houry, le directeur de l'innovation de l'établissement et professeur de français, enregistre de son côté différentes dictées à l'avance. En fonction de leur niveau, les élèves suivent l'une des versions, avec leurs écouteurs dans les oreilles. « Je donne tout le programme de l'année en septembre, avec différentes pistes en fonction des difficultés. Ensuite, je suis les progrès des élèves. »

Il ne s'agit pas de livrer les collégiens et les lycéens à eux-mêmes avec un libre accès à Internet. Les iPad sont bridés en fonction des âges. YouTube n'est pas accessible en 6^e et ne le devient progressivement que dans les classes supérieures. L'App Store, qui permet de télécharger des applications, n'est pas non plus disponible pour les plus jeunes. Netflix est bloqué quel que soit l'âge. De toute façon, les professeurs ont accès aux iPad des élèves et peuvent surveiller dans la classe ce que chacun y fait.

Lors de la première vague de la pandémie, en mars 2020, l'établissement s'est retrouvé immédiatement prêt à basculer en enseignement à distance. Quasiment



Le lycée international Winston-Churchill, à Londres. PAUL RIDDLE

IL NE S'AGIT PAS DE LIVRER LES COLLÉGIENS ET LES LYCÉENS À EUX-MÊMES AVEC UN LIBRE ACCÈS À INTERNET

aucune journée n'a été perdue. « Beaucoup d'élèves, qui préféreraient le calme chez eux, ont même pu avancer plus vite », témoigne Julien Astruc, le directeur du collège. La différence a été visible avec des élèves arrivés de France en septembre, qui avaient quelques lacunes après avoir connu une période sans enseignement lors du premier confinement.

Pour les élèves, la tablette est une évidence. « J'ai découvert ça, il y a une dizaine d'années, à San Francisco, explique Mireille Rabaté. Les jeunes s'approprient immédiatement la machine. S'ils regardent une image dessus, ils l'agrandissent, la tournent, la manipulent... Alors qu'avec un photocopié, le format est fixe. »

Le mode d'apprentissage a, en revanche, beaucoup dérouter... les parents. Il a fallu faire preuve de pédagogie pour expliquer cette nouvelle méthode. À l'arrivée de l'élève dans l'établissement, l'iPad ne lui est pas donné, mais à ses parents. « La pre-

mière année [en 2015], on était vraiment les seuls à faire ça et il a fallu beaucoup expliquer », raconte Mireille Rabaté. Les parents ont été rassurés à la vue des résultats aux examens : 100 % de réussite au bac, dont un tiers de mentions très bien en 2019 (deux tiers en 2020, pendant la pandémie).

Les tablettes ne sont qu'un des éléments derrière cette réussite. Le fait que l'éducation soit entièrement bilingue français-anglais, que les enfants viennent très largement de milieux privilégiés (les frais annuels sont de 15 000 euros, même s'il existe des bourses), que les classes soient inférieures à 25 élèves est au moins aussi important. « Un mauvais professeur reste mauvais avec un iPad », rappelle Mireille Rabaté.

BIENTÔT DÉPASSÉ ?

Au primaire, les tablettes existent mais restent sous le contrôle des professeurs. Un tel outil électronique nécessite d'abord d'avoir une certaine autonomie dans l'apprentissage, que les plus jeunes n'ont pas. Il faut aussi développer la graphie, pour que l'écriture à la main soit maîtrisée.

Mireille Rabaté s'interroge pourtant : l'iPad sera-t-il bientôt dépassé ? Contrairement au succès mondial de l'iPhone, la tablette d'Apple ne s'est pas imposée de façon aussi générale. La proviseure a regardé les Chromebook, qui sont des ordinateurs portables avec clavier qui font aussi tablette. « C'est intéressant, mais pas révolutionnaire. Après tout, l'imprimé a mis cinquante ans à être dépassé. » ■

ÉRIC ALBERT

PROGRAMME

In-FINE, Forum international du numérique pour l'éducation, propose, les 3 et 4 juin, deux journées de clôture du cycle lancé le 11 mars - 70 débats animés par plus de 270 intervenants. Accessibles en ligne sur la plateforme In-fine.education, la parole y sera donnée à des enseignants, des formateurs, des chercheurs, des collectivités... In-Fine, organisé par une dizaine d'acteurs publics nationaux ou territoriaux, a notamment proposé plusieurs temps forts, dont *Le Monde* est partenaire, autour des thèmes « Eduquer au numérique », « Transformer les pratiques pédagogiques » et « Accompagner les parcours d'apprentissage ».

« Il y a compétition entre numérique scolaire et personnel »

Pour le chercheur en sciences de l'information Jean-François Cerisier, les élèves ont dû intégrer la dimension éducative à leur pratique

ENTRETIEN

La crise sanitaire et l'enseignement à distance ont bousculé les pratiques des enseignants. Mais qu'en est-il des élèves ? Quelle relation entretiennent-ils avec le numérique scolaire ? « On ne s'intéresse pas assez aux pratiques numériques des élèves », commente Jean-François Cerisier, professeur en sciences de l'information et de la communication, directeur du laboratoire Techné (Poitiers).

On a beaucoup parlé des effets de l'enseignement à distance sur les pratiques pédagogiques et représentations des enseignants. Qu'en a-t-il été chez les élèves ?

On ne s'intéresse, en effet, pas assez aux pratiques numériques des élèves. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, les élèves n'ont jamais été très demandeurs de numérique à l'école. Les études montrent que leur satisfaction à utiliser un équipement numérique est en général assez éphémère. Ce n'est pas au numérique en tant que tel ni à la nouveauté

technologique qu'ils sont sensibles, mais à l'activité qu'on leur propose de faire avec.

La crise a surtout accentué la concurrence entre le numérique scolaire et le numérique personnel. Or ce dernier constitue un espace-temps que les ados se sont approprié depuis une quinzaine d'années, une des rares zones d'émancipation et d'intimité entre pairs, moins contrôlée, que la société leur laisse, et dans laquelle ils n'ont pas franchement envie qu'on vienne les chercher ou leur dire quoi faire.

Comment parents et enfants ont-ils géré ce télescopage entre deux utilisations du numérique ?

Avec l'entrée du numérique scolaire dans l'enceinte familiale, les parents les plus attentifs sur le sujet nous disent avoir dû lâcher du lest dans le contrôle de ce que faisait leur enfant sur l'ordinateur ou la tablette. Pour les jeunes, l'école est d'ailleurs parfois devenue un alibi, une stratégie pour convaincre les parents de les laisser utiliser Internet (« je fais cela pour l'école ») et retrouver cet espace-temps à

eux. À l'inverse, les parents plus permissifs d'habitude ont dû se pencher sur l'épaule de leur enfant pour vérifier qu'il travaillait bien, et ainsi empiéter sur cet espace de liberté du jeune...

Comment ont évolué l'usage et les représentations des élèves à l'égard du numérique ?

Il faut se souvenir que c'est par l'école que les jeunes ont découvert le numérique dans les années 1980, souvent avant leurs parents [dans le cadre des premiers grands programmes nationaux d'équipement informatique des établissements]. À cette époque, le numérique pour eux était donc avant tout « scolaire ».

La situation n'a plus rien à voir aujourd'hui, car c'est bien en dehors de l'école que les élèves s'approprient le numérique dès leur plus jeune âge. Il est d'ailleurs intéressant de noter que, lorsqu'on demande aux élèves de se représenter la place que prend le numérique dans leur vie, celle-ci est moindre. Comme si, à mesure que l'usage du numérique s'était généralisé pour eux, celui-ci avait perdu de son importance.

« C'EST BIEN LA COHÉRENCE TECHNO-PÉDAGOGIQUE QUI REND LES OUTILS INTÉRESSANTS »

Cela est cohérent avec l'histoire des rapports de l'homme avec la technologie qui montre que plus une technologie est intégrée, plus elle disparaît des représentations. Les jeunes ne se disent pas « je fais cette activité grâce à l'utilisation du numérique », ils la font, point. Une représentation à mille lieues des débats récurrents au sein de l'école sur l'utilisation du numérique dans les apprentissages.

Cette intégration du numérique dans la vie de ceux qu'on dit « digital natives » les rend-ils habiles, experts, avec le numérique scolaire ?

Non, ou en tout cas pas tous, car l'utilisation du numéri-

que à l'école requiert des compétences et savoirs particuliers, différents de ceux liés à un usage personnel. Avec l'enseignement à distance, nombre d'enseignants se sont aperçus que leurs élèves ne savaient pas effectuer des tâches basiques sur un ordinateur, comme par exemple utiliser un traitement de texte ou envoyer un document par mail en pièce jointe dans le bon format. Certains jeunes finissaient d'ailleurs par prendre en photo leur travail pour l'envoyer ainsi, une « compétence » acquise par l'expérience à travers leur utilisation des réseaux sociaux...

L'utilisation éducative du numérique nécessite donc une formation des élèves. Cela concerne aussi les enseignants qui, s'ils sont très demandeurs d'une formation technique à certains outils numériques utilisables en classe, le sont moins pour être formés à la pédagogie qui doit aller avec, car ces formations seraient « trop éloignées de la réalité des pratiques en classe » selon eux. Or c'est bien la cohérence techno-pédagogique qui rend ces outils intéressants.

Les entreprises EdTech qui essaient d'investir le champ de l'éducation prennent-elles assez en compte ce rapport des élèves et des enseignants au numérique ?

Beaucoup de start-up de l'EdTech naissent sur une idée de technologie « innovante » pensée par des dirigeants qui, s'ils sont souvent parents d'élèves, ont rarement d'expérience de l'enseignement, et se basent peu sur l'apport de la science. Il y a par ailleurs des entreprises, moins nombreuses, qui fondent leur produit sur des travaux scientifiques, surtout les neurosciences des apprentissages.

Mais dans les deux cas, ils voient souvent le terrain (enseignants comme élèves) résister à l'utilisation de leur produit numérique car il leur est inadapté. Ce travail d'expérimentation qui permet d'avoir un retour des utilisateurs peut nécessiter un cycle de réingénierie avant la commercialisation. Les start-up n'ont pas ce temps. C'est peut-être là qu'elles ont besoin d'être accompagnées par les pouvoirs publics. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉ. G.